

ne précisent pas le rôle de la littérature dans la société. L'écrivain serait un homme plutôt singulier. L'histoire est une science informative et apologétique pour les trois premiers, rationnelle pour le dernier. L'histoire de la littérature est une description du mouvement des idées, de sa naissance et de son évolution grâce aux œuvres. Le but de ces historiens est didactique avant d'être scientifique.

La deuxième partie s'attache aux méthodes (p. 80-124). Ils en ont utilisé trois. La première, celle de Zaydān et Zayyāt, divise la littérature selon les périodes politiques, mais le nombre des époques est discuté. La deuxième, celle de Rāfi'ī, divise la littérature par genres : jactance, satire, poésie strophique etc ... dans leur apparition, développement et déclin. La troisième, celle de Ṭ. Ḥusayn, divise la littérature selon les écoles, commentant les textes de manière rationnelle et esthétique.

La troisième partie envisage l'application (p. 126-177). Pour le premier type de démarche, l'auteur choisit l'exemple des Umayyades. Une grande importance est accordée à la poésie et aux biographies et les facteurs économiques sont négligés : ces historiens ont surtout fait un travail de sélection. Partisan de la deuxième démarche, Rāfi'ī n'a pu terminer son ouvrage. A partir du modèle pré-islamique de la poésie, il juge du progrès selon le changement observé. Quant à Ṭ. Ḥusayn, partisan du troisième type, par écoles, il recherche les constantes esthétiques des groupes de poètes, le progrès étant marqué par la succession des écoles.

Dans la conclusion (p. 179-211), l'auteur dresse le bilan des résultats déjà obtenus. Il avance ensuite des hypothèses sur les essais récents d'intégrer la littérature à la science et les lecteurs aux productions des auteurs. On aurait ainsi une histoire littéraire intégrée qui aurait des répercussions sur le fait littéraire lui-même (lien avec la culture et l'éducation), les textes (abondance ou rareté, forme, célébrité), les auteurs (nombre, situation économique, position sociale, croyance religieuse), le public (importance numérique, répartition sociale, attitude en face du texte), la subdivision selon l'évolution historique.

Ce livre se distingue d'abord par sa rigueur et sa précision, ensuite par la limpidité de l'exposé et de l'expression. Non seulement l'auteur n'écrase pas le lecteur de néologismes abscons, mais ce dernier peut suivre aisément la démarche intellectuelle qui lui est proposée. Enfin, à partir des quatre auteurs connus du début du siècle, le livre fait le point des théories littéraires actuelles sans surcharge indigeste. De quoi réconcilier le public avec la critique littéraire.

Jean FONTAINE  
(I.B.L.A., Tunis)

Maria Jesús RUBIERA MATA, *Ibn al-Ġayyāb el otro poeta de la Alhambra*. Granada, coedición Patronato de la Alhambra — Instituto Hispano-Arabe de Cultura, 1982. 21 × 15 cm., 187 pp. dont 43 de texte arabe.

Dans ce petit ouvrage consacré à Ibn al-Ġayyāb (673-749 H. / 1274-1349 J.-C.), chef de la chancellerie du royaume nasride, M.J. Rubiera Mata met à la disposition d'un public élargi les

données principales de sa thèse de doctorat (1972). Elle ajoute à celles-ci un élément important : la publication et l'analyse d'extraits substantiels du *diwān* d'Ibn al-Ġayyāb, anthologie constituée par son disciple et successeur Ibn al-Ḥaṭīb, et dont elle a exhumé le manuscrit unique qui « dormait » à la Bibliothèque Nationale du Caire. La mise au jour de ce document littéraire lui a permis, de plus, d'identifier certains poèmes épigraphiques qui décorent, entre autres, les murs dans l'une des tours d'enceinte de l'Alhambra (la Tour de la Captive) et sur le portique Nord du Generalife (v. pp. 85-94).

Jusqu'à une date récente, à la suite de l'étude publiée par Don Emilio García Gómez, le titre de « poète de l'Alhambra » semblait quasi réservé à Ibn Zamrak, dont les vers décorent également bien des lieux du palais naṣride. Sans vouloir lui contester ce titre, M.J. Rubiera Mata veut mettre en honneur un oublié, Ibn al-Ġayyāb, prédécesseur d'Ibn Zamrak en la matière, et qu'elle nomme « l'autre poète de l'Alhambra ». Notons que l'activité intellectuelle de celui-ci semble n'avoir pas été que poétique, puisqu'il figure comme philologue dans les *Ṭabaqāt al-luġawīyyīn wa l-nuḥāt* d'al-Suyūṭī, encore qu'Ibn al-Ḥaṭīb ne cite aucun ouvrage de lui dans ce domaine.

A travers la vie d'Ibn al-Ġayyāb, qui semble presque se confondre à la fois avec sa carrière administrative et avec sa production littéraire, ce n'est pas une personnalité aux traits bien dessinés que nous découvrons. M.J. Rubiera Mata parle même de « *la aséptica biografía* » que lui consacre l'auteur de l'*Iḥāṭa*, sans pouvoir en trouver la raison ailleurs que dans la considération et le respect qui portaient le disciple à « escamoter tout angle incertain qui aurait pu projeter une ombre sur l'image » de son maître (p. 54). Quoi qu'il en soit, ne peut-on pas faire la même constatation à propos de tant d'autres écrivains et poètes de Grenade évoqués par l'*Iḥāṭa*? Sauf exception, tous ces hommes se retrouvent généralement « résumés » dans un certain type de personnage, en particulier celui du « *funcionario-poeta* » (pp. 31-41) dont le modèle se retrouve à peu près identique chez les contemporains participant du même milieu qu'Ibn al-Ġayyāb. A la fois tout y manque et rien n'y manque. Tout y manque, parce qu'à travers ces notices nous ne pouvons à peu près rien déceler de la vie sentimentale et matrimoniale de l'homme quotidien (pp. 48-49), des rivalités entre courtisans ou fonctionnaires au sein de la haute administration, de leurs louvoiements politiques entre les écueils du temps et les vicissitudes des armes qui font et défont les princes qu'ils servent etc. Mais rien n'y manque du modèle reçu : ni les panégyriques grandiloquents adressés aux princes, ni la pieuse louange du Prophète, ni la plaisanterie précieuse ou les devinettes versifiées, ni les thrènes pleurant la perte d'un être cher dont on ne sait rien de plus, ni les courbettes ou caracollements amoureux (« réels ou littéraires ? », s'interroge l'auteur p. 54), ni la dévotion, ni même la mystique. Celle-ci était fort à la mode dans les salons brillants de l'Alhambra; et quelle qu'ait pu être la sincérité réelle d'Ibn al-Ġayyāb dans sa propre orientation religieuse, cela pouvait aller jusqu'à la récupération courtisane et littéraire de thèmes ḥallāġiens : il était en effet fort tentant pour un panégyriste du prince al-Ḥaġġāġ d'exploiter la rime en *ĀĠI* (*al-Ḥaġġāġi/al-Ḥallāġi/al-Mi'rāġi* etc.) dans un poème bien tourné (pp. 46-47).

Ce caractère quasi impersonnel, presque artificiel, du portrait qui nous est brossé de tant de hauts personnages de l'époque à Grenade est-il dû principalement aux effets du style fleuri et stéréotypé du biographe? Est-il dû surtout au genre biographique lui-même, soucieux de présenter davantage un modèle qu'un homme concret dans un contexte donné? Nous aurions là, alors,

plutôt le signe d'une sorte de consensus littéraire propre à un milieu particulier, et dont le résultat serait l'occultation de réalités estimées banales et vulgaires. Ou bien encore avons-nous là le reflet d'une certaine société aristocratique, vivant et évoluant en cercle fermé, dans le palais d'un royaume se sachant en sursis parce que de plus en plus menacé par la *Reconquista* ?

Ibn al-Ġayyāb, par sa formation et ses fonctions, appartenait en effet à un milieu social et culturel alors très brillant, mais dont les représentants nous sont évoqués dans les ouvrages biographiques contemporains (ceux rédigés par Ibn al-Ḥaṭīb, mais aussi par d'autres que lui) dans un tel halo d'imprécision et de vague qu'ils en apparaissent presque non concernés par les dures réalités de l'époque. Et pourtant, combien ils l'étaient ! N'était-ce pas Ibn al-Ḥaṭīb lui-même qui, dans une lettre reproduite par al-Maqqarī, parle de son pays comme d'une « patrie apeurée et inquiète », et recommande à ses propres fils de ne plus y acquérir de biens immeubles, mais de réaliser plutôt une partie de leur avoir pour pouvoir passer de l'autre côté de la mer au cas où ...

Telles sont les questions que l'auteur nous permet de nous poser. Son petit ouvrage, par sa concision et sa rigueur, la précision de ses analyses littéraires, la bonne connaissance de ses sources, les textes du *diwān* qu'il publie, est un nouveau document livré aux chercheurs.

Ajoutons à cela — et qui ne gâte rien, bien au contraire — la vigoureuse et franche préface de Don Emilio García Gómez, laquelle vient encore susciter notre intérêt et redoubler nos questions.

Alfred-Louis DE PRÉMARE  
(Université de Provence)

Yūsuf As'ad DĀĠIR, *Mu'ğam al-masraḥiyyāt al-'arabiyya wa-l-mu'arraba (1848-1975)*

« Dictionnaire des pièces de théâtre arabes et traduites en arabe (1848-1975) ».

Bagdad, *Wizārat al-ṭaqāfa wa-l-funūn*, 1978. 17 × 24 cm., 723 p.

Yūsuf As'ad Dāġir se spécialise depuis plus de quarante ans dans un genre extrêmement utile aux chercheurs, celui de la bibliographie. En 1944, il publiait un relevé de « 350 sources des études sur Abū l-'Alā' al-Ma'arrī ». En 1950, il commençait la publication de son monumental *Maṣādir al-dirāsa al-adabiyya* « Sources de l'étude littéraire », dont le vol. I porte sur la littérature arabe classique et les volumes II, III et IV (parus en 1956 et 1973), sur les auteurs « modernes ». D'autres bibliographies ont suivi sur les « études soudanaises », *al-uṣūl al-'arabiyya li-l-dirāsāt al-sūdāniyya*, Beyrouth, 1967 (environ 2500 sources arabes de l'histoire du Soudan), sur les « études libanaises », *al-uṣūl al-'arabiyya li-l-dirāsāt al-lubnāniyya* (5200 sources d'information sur l'histoire du Liban), Beyrouth, 1972, sur la presse libanaise, sur le roman et la nouvelle au Liban, etc.

A cette liste déjà longue s'ajoute le présent « dictionnaire » qui fournit une documentation essentielle sur le théâtre arabe depuis ses origines. Il complète et développe le travail — plus analytique et plus limité dans le temps — de Muḥammad Yūsuf Naġm, *al-Masraḥiyya fi-l-adab al-'arabi l-ḥadiṭ (1874-1974)* « Le théâtre dans la littérature arabe actuelle (1847-1914) », Beyrouth